

# Le Pionnier de l'Assomption.

JOURNAL OFFICIEL DE LA PAROISSE ASSOMPTION.

Vol. XX.

NAPOLÉONVILLE, Lne., SAMEDI, 30 JUIN 1877.

No. 3.

## Le Pionnier.

PARAIT TOUS LES SAMEDIS.

CHARLES DUPATY, Editeur.

CONDITIONS DE D'ABONNEMENT :

Un an.....\$3 00  
Six mois.....1 50  
Un numéro.....10

PAYABLE D'AVANCE.

PRIX DES ANNONCES :

Un carré de dix lignes, 1re insertion.....\$1 50  
Chaque insertion suivante.....75 cents.  
Cartes de Profession, par an.....\$12 50  
Annonces de Candidature.....12 50

Tout avis judiciaire devra être payé le dernier jour de la publication ou le jour de la vente.

Pour lettres, journaux, échanges, etc. adressez au "PIONNIER," Napoléonville, Lne.

Nous enverrons gratis à nos anciens abonnés, ainsi qu'à plusieurs autres personnes, les numéros du Pionnier qui paraîtront dans le courant de juin. Ceux qui à l'expiration de ce mois, ne les auront pas renvoyés seront considérés comme souscripteurs et servis comme tels. Nos abonnements dateront du 1er de juillet prochain. Nous avons l'espoir que très peu de numéros, sinon point, nous seront retournés; ayant eu le soin de faire les envois avec le plus de discernement possible et diminué le prix de l'abonnement — afin de tenir compte de la pénurie des temps — de \$5.00, comme il était dans le passé, à \$3.00 par an. Grâce à cette réduction et aux soins que nous porterons à son émission, nous pensons que le Pionnier aura une plus grande circulation qu'autrefois. Nous appelons sur ce fait l'attention des marchands et des artisans qui désirent annoncer.

Le Pionnier accueillera et insérera avec plaisir les communications d'intérêt général qu'on lui enverra. Il prie même ses amis et ses anciens contributeurs de ne pas l'oublier et de continuer, comme par le passé, à le tenir au courant de ce qui se passe dans leur voisinage qui soit de nature à intéresser le public.

Le Bureau des écoles publiques de l'Assomption, à sa dernière réunion, a divisé la paroisse en douze districts d'écoles publiques. Ce bureau se réunit de nouveau aujourd'hui afin de nommer, croyons-nous, les professeurs des écoles. Nous pensons que ces messieurs mettront le favoritisme de côté et feront de bons choix.

Dans la ville de Boston, que ses habitants se plaisent à nommer la nouvelle Athènes, et qui, de fait, est la métropole des puritains, il y a eu soixante divorces, la semaine dernière. Chicago est distancée.

L'Hon. D. D. Pratt, sénateur des Etats-Unis pour l'Indiana, qui vient de mourir, avait remplacé le gouverneur Hendricks au Sénat. Il était remarquablement obèse, dit la nécrologie; rien de plus.

Les exécuteurs ont de la besogne ces temps-ci. Six Mollie Maguire ont été pendus en Pennsylvanie, jeudi dernier, plusieurs meurtriers ont été exécutés, la semaine dernière, dans l'Ohio, le Kentucky et le Texas, un en Georgie et quatre en Louisiane. Si cela continue, les prix de la corde vont monter.

## M. Packard.

Si vous ne le savez pas déjà, lecteurs, apprenez que le grand Packard nous a délaissés. Pour le moment la Louisiane est veuve de Packard. Sa grande âme était désolée; on lui a conseillé un voyage de distraction. Nous allons apprendre un jour avec satisfaction qu'il est allé rendre visite au Niagara. La vue du Niagara doit, en effet, être bien consolante à son cœur; elle lui montrera qu'il y a encore ici bas des chutes plus profondes que la sienne.

Mais si philosophe que soit Packard, il n'en est pas moins avant tout politicien. Si le philosophe est enclin à se consoler et à pardonner, le politicien n'oublie pas et cherche à se venger.

M. Packard, soyez sûr, est allé au Nord pour y trouver un moyen de se venger de ses mésaventures. Il n'a jamais daigné séjourner longtemps à Washington, résidence de celui qui a eu la cruauté de le laisser tomber si pitoyablement; il a poussé plus loin, vers New York et le Maine, où il trouvera des hommes qui l'aideront à se venger, ou qui en ont le désir, s'ils n'en ont pas le pouvoir, M. Blaine, par exemple. Mais que diantre M. Blaine peut-il faire pour M. Packard, ici, en Louisiane, du moins? Nous ne le voyons pas. Tout au plus, possédant quelques renseignements fournis par le gouverneur mort-né, peut-il essayer de faire de la misère à M. Hayes, à Washington, pendant la prochaine session du Congrès. C'est à cela que doit se borner toute action et, pour notre part, nous ne sommes pas les défenseurs du Président de facto actuel.

Si, après tout, il a retiré les troupes de la Nouvelle-Orléans et permis au gouverneur Nicholls de s'installer à la barbe de Packard, c'est qu'il y était forcé, et sans la promesse qu'il en avait faite, il ne serait pas aujourd'hui installé à la Maison Blanche.

Les misères que peuvent lui faire là-bas MM. Blaine et Packard nous laissent parfaitement indifférents; qu'il se débâte contre elles comme il pourra. Seulement M. Packard doit savoir aussi bien que nous que tout ce qu'il peut dire contre le Président, lui retombera nécessairement sur le dos, et achèvera de le ruiner dans l'opinion publique bien plus qu'il ne l'est encore jusqu'ici. Jusqu'à ce jour il y a encore dans le pays quelques imbéciles ou quelques intrigants qui croient ou feignent de croire qu'il a été victime. Que M. Packard nous croie, c'est encore la situation qui, si triste qu'elle soit, vaut le mieux pour lui. Que l'on creuse la question de la Louisiane plus encore qu'on ne l'a fait jusqu'ici, et M. Packard, de victime qu'il est aux yeux de quelques-uns, passera à l'état d'intrigant ayant voulu, sans l'avoir pu, s'imposer à un Etat qui ne voulait pas de lui. Quand on a fait tout ce qu'il a osé, et que l'on n'a pas réussi, le plus prudent est de se taire. En agissant et en parlant et en se débattant dans la sottise situation qu'il s'est faite, il ne peut que redoubler de ridicule et d'odieux sans nuire à autrui. En s'amendant un peu il lui est peut-être possible de revenir quelque chose en un endroit quelconque

des Etats-Unis, excepté en Louisiane; en faisant du scandale, il se rendrait complètement impossible et se suiciderait lui-même, et les morts ne reviennent pas; M. Packard le sait aussi bien que nous.

## La question Juive.

Eh bien, oui, que cela paraisse ridicule, absurde, insensé, surtout aux Etats-Unis dont les israélites ont fait une sorte de nouvelle terre promise, où ils tiennent les avenues du haut commerce et de la haute finance, oui, il y a une question juive; et c'est le principal héritier du célèbre Stewart, le juge Hilton, propriétaire du Grand Union Hotel de Saratoga, qui vient de la soulever. Il paraît que MM. Hilton et Seligman, se détestent et que ce dernier a fait du tort au premier, soit dans son amonf-propre, soit dans ses affaires d'intérêt. M. Hilton, le juge Hilton, pour lui donner son titre, a voulu se venger d'avoir été, blackboulé, quand il a demandé à faire partie d'un club par l'influence de M. Seligman qui en était président. Alors il dit tout bonnement à M. Seligman: "Vous n'entrerez pas dans mon hôtel."

M. Seligman, qui est une puissance financière, a fait grand bruit de cet ostracisme, et le riche hôtelier a eu le tort de généraliser la question, de reprocher à M. Seligman d'être de cette race de juifs qui ne veulent pas, dit-il, fréquenter les gens du monde, et qui ont fait tant de tort, ajoutet-il encore, à tant d'établissements fashionables. De là colère générale chez tous les négociants d'origine israélite, lesquels ont résolu de cesser toute relation d'affaires avec la maison Stewart.

Cette affaire a fait sourire de pitié tous les gens sensés. On a été jusqu'à invoquer la constitution et un des récents amendements — créés en vue de protéger les gens de couleur. C'était tomber dans l'absurde presque autant que M. Hilton.

Les israélites ont eu le bon esprit de s'abstenir de tout bruit. C'est à eux à trouver le moyen de faire repentir M. Hilton de sa conduite insensée. Qu'ils lui retirent leur pratique, la meilleure qu'ait eu jusqu'ici la maison Stewart, nous n'y trouvons pas à redire. Pourquoi M. Hilton, pour satisfaire une petite rancune personnelle, a-t-il la sottise idée de généraliser une question purement personnelle et de faire de l'exclusivisme religieux? En Amérique cela fait hausser les épaules.

## Passage du Danube.

Après avoir longtemps couru de l'ouest à l'est, le Danube, vers Silistrie, une des quatre forteresses qui forment le fameux quadrilatère ture, remonte vers le nord jusqu'à Braïla et Galatz, puis tombe dans la mer à l'est, formant ainsi une espèce d's. L'espace compris entre cet s et la mer Noire forme ce qu'on appelle le vaste marais de la Dobrutscha. C'est à Braïla qu'a commencé, samedi dernier, le passage du Danube par les russes, sur des pontons blindés. Ils ont rencontré peu de résistance, se sont emparés de la ville de Matchim.

Entre Braïla et la mer le Danube forme un delta au milieu duquel sont les forteresses de Toulcha et de Foltskoi. Les tures ont abandonné ces forteresses au bout de 48 heures; il y avait déjà sur la rive turque du Danube plus de 20,000 russes. Ce corps d'armée va descendre le fleuve jusqu'au chemin de fer qui va de Bastora à Hustedje sur la mer Noire; il se trouvera ainsi au nord du fameux quadrilatère formé par Silistrie, Shumla, Raustchank et Varna. C'est de ce côté que se concentrent en ce moment toutes les forces turques.

Maintenant, venant de Bucharest, des masses russes s'avancent vers le Danube pour en tenter le passage entre Sestora et Silistrie, c'est-à-dire à l'ouest du quadrilatère, lequel va donc être attaqué des deux côtés à la fois. Il est probable que le plus grand effort de la guerre va avoir lieu là. Le sort de la lutte dépendra de ce qui se fera dans cette région fortifiée. Il est difficile de douter du succès des russes. Il est évident que les tures hésitent. Voilà deux fois qu'ils laissent les russes concentrer toutes leurs forces devant eux. Reste à savoir si l'Angleterre laissera les russes s'approcher de Constantinople sans coup férir. Elle commettrait là une lourde faute, au double point de vue de ses intérêts propres et des intérêts de l'Europe; car, il ne faut pas se le dissimuler, le grand ennemi commun, actuellement, c'est le colosse russe, qui, une fois posté au nord-ouest, au nord et à l'est de l'Europe, serait maître de la Méditerranée, entourerait le vieux Continent et pourrait lui dicter ses volontés.

On connaît ce qu'ont été les anciennes invasions de barbares en Europe. C'est une nouvelle invasion de ce genre dont la Russie européenne et asiatique menace l'ancien monde.

## Etudes de mœurs américaines.

### LE DEUIL A LA MODE.

Un commis larmoyant et solennel reçoit une dame dans un magasin de deuil:

—Madame, puis-je avoir le triste, bien triste plaisir de vous servir quelque chose?

—Oui, je voudrais avoir des articles de deuil.

—Assurément un vêtement douloureux, une mise funéraire? Est-ce pour une amie, un...?

—Oui, pour une veuve, une pauvre amie qui a perdu son amie.

—Très bien, pour une tendre moitié défunte. Jusqu'à quelle profondeur voulez-vous montrer de la douleur, madame. Désirez-vous du navrant ou du poignant?

—Je pense que le crêpe ou la bambazine conviendrait: à moins que ce soit sorti de mode. Montrez-moi ce que vous avez de plus nouveau.

—Assurément. Nous avons un vaste assortiment de nouvelles douleurs européennes des plus variées, depuis celle de la cour, de la famille, de l'affection pure jusqu'au simple regret de politesse.

—Montrez-les moi.

—Voici d'abord, madame, de la soie moirée pour des larmes. Comme vous le voyez, rien ne représente mieux le sentiment de la vraie tristesse. Aussi, appelle-t-on cette étoffe de "l'inconsolable." C'est très en vogue à Paris pour les chagrins du veuvage.

—Ce tissu est bien léger de texture. Ça ne dure pas.

—Mais, madame, le deuil ne

dit pas toujours, et les deuils violents moins que tout autre.

—C'est bien avancé, ce que vous dites là. Qu'en savez-vous?

—Assurément, ce que doit en savoir un marchand d'afflictions à la mode. Nos derniers patrons ne se portent déjà plus.

—Tout cela est bien genre français.

—Assurément. Tenez, voici un autre modèle excellent pour les grands soupirs fanébrés; c'est de la "tribulation pure," c'est sombre et sinistre; mais rien ne rend une femme plus intéressante, plus sympathique, plus...

—Ah!... coupez-m'en une.

—Assurément, madame. Mais après celui-là, un velours grave et pénétré ne conviendrait-il pas?

—Comment, est-ce que le velours est de deuil?

—Assurément. Tenez, voici un Génès magnifique, un noir profond qu'on nomme "luxo du malheur."

—Est-ce réellement bien porté?

—Par toute femme du monde qui se respecte jusque dans les calamités, madame.

—Ainsi les chagrins augmentent en raison de la position sociale?

—Assurément, madame; les dames de qualité seules savent porter la douleur comme il faut, et ce velours est l'extrême de la souffrance du bon ton qui attire, qui...

—Ah!... coupez-m'en une. Maintenant, qu'avez-vous pour demi-deuil?

—Oh! un superbe assortiment, depuis le "cuisant discret" jusqu'à l' "amorce du regret."

Faites-m'en voir.

Assurément, madame; mais pour cela, il faut vous adresser au département des petites douleurs; moi je ne tiens que le rayon des grands chagrins.

Le commis des petites douleurs est moins grave; il a un air presque pensif et le petit sourire siccitatif des pleurs d'hier.

—Madame désire voir du demi-deuil?

—Oui les plus nouveaux des sains.

Certainement, tout ce qu'il y a de plus parisien, madame; ça embellit les jeunes veuves et rajouit les mères; ça reflète un tel air de grâce et de jeunesse sur toute la physionomie que...

Ah! coupez-m'en une. Maintenant montrez-moi des mouchoirs et de la lingerie fine.

Certainement, madame, seulement il faut que vous passiez au rayon blanc, section "demi-virginale."

A ces mots se présente une jeune commise au visage pâlot, aux yeux voilés, et ayant la chevelure partagée comme celle d'une jeune fille.

—Madame, quel donx plaisir me procurez-vous en servant votre mélancolie?

Veuillez me montrer du linge de deuil.

Incontinent, madame. Voici des mouchoirs du dernier goût c'est ce qu'on appelle "deuil sympathique"; voici des entre-deux à ruches mouchetées qu'on nomme "deuil soupirant," et enfin des bandes de mousseline avec franges de larmes qu'on déguise sous le nom de "derniers sanglots."

Pourriez-vous me dire ce que tout cela marque dans le grand monde?

Incontinent, madame, voici: ces différents genres expriment l'adoucissement des sombres douleurs fanébrés et le commencement des tristesses de l'isolement. L'inquiétude, l'anxiété, les aspirations d'une jeune et jolie veuve ne sauraient se traduire d'une façon plus touchante. Aussi le veuvage ne dure pas.

Ah! mettez-moi ces cartons de côté.

Un doux et fin sourire remercie le gracieux vendeur, et \$300 tombent dans la caisse du magasin des grandes et petites douleurs.

## LA COMPLAINTÉ DE H. C. DIBBLE.

(Ait: Romance de Joseph rendu par ses frères.)

Des carpet-baggers vrai modèle, Dix ans, la Nouvelle-Orléans M'a vu déployer un beau zèle A ruiner ses mécréants, C'était par excès de civisme Qu'ainsi je les dévalisais.

Admirez pourtant leur cynisme: } bis  
C'est à moi qu'ils font le procès.

Je sais bien pourquoi l'on se venge. J'ai, dans la Doune abrité, Sur une rebelle chalange Fait feu, sur de l'impunité. Avec cette lique effroyable Je ne voulais pas de quartier.

Et c'est cet acte si louable } bis  
Qu'on voudrait me faire expier.

Qu'est-ce, après tout, qu'on me reproche? D'avoir par fois, étonnement, Laisse glisser dans ma poche Quelques fonds du gouvernement. Mais bien haut ma délicatesse Prend ici le ciel à témoin.

Que je n'ai soustrait de la caisse } bis  
Rien... que ce dont j'ai besoin.

On n'est pas toujours au pinacle, Un malheur est tôt arrivé, Un beau jour survient la débacle, Et vous voilà sur le pavé, Il fallait bien que mon civisme S'acquittât un honnête lopin.

Un diable le patriotisme } bis  
S'il m'eussent pas du pain.

Je veux bien, tant je suis bon prince, Me laisser traiter de faquin, Mais je n'entends pas qu'on me pince A flonfloner comme un coquin, J'ai toujours été patriote Et radical de bon aloi.

Je ne veux pas porter la faute } bis  
D'autres bien plus coquins que moi.

Comme Warmoth, mon chef de file, Comme Kellogg, mon noble ami, J'aurais pu remplir ma scabie D'un bon million et demi. Je n'avais pas leur hardiesse, Je picailonnais bien plus qu'eux.

Aujourd'hui chacun les caresse; } bis  
Moi, l'on me fait comme un lépreux.

Il faut pourtant une justice, Je prétends un voir gracieux; Ou bien, si l'on punit le vice, Qu'on les flanque au pénitencier! Pris de ces deux adroits comparses, De vertu, je suis un champion;

Et, s'ils échappent aux galères, Je demande le prix Montyon; Puisqu'ils échappent aux galères, Qu'on m'en donne le prix Montyon.

PEDAGOGUE.

## A VENDRE.

Deux Mules et un Cheval. S'adresser à FRANCOIS GAUDIN, Napoléonville.

ANTOINE ANCHORDOQUY, Charron et Forgeron, NAPOLÉONVILLE, (Assomption.)

Offre ses services au public, pour tout ce qui concerne sa profession, à des prix très modérés. Il fait sur commande: voitures, wagons et charrettes qui ne laissent rien à désirer sous le rapport du luxe et de la solidité. La plus grande attention sera apportée aux véhicules qui lui seront envoyés en réparation.

Laurent Francioni, Oscar Folse.

FRANCIONI & FOLSE, Marchands-Commissionnaires,

No. 5, rue St-Louis.

Avances Libérales sur Consignations.

## J. VERGNOLE,

65, Rue Decatur, 65 Importateur de

Vins, Cognac, Liqueurs, Fruits à l'Eau-de-Vie, Vermouth, Huile, Sardines, Absinthe.

Seul agent pour le Sud et l'Ouest de W. H. CZUBA & CO., Cognac de la célèbre marque des vins de A. SELLIER & CO., Bordeaux, CHAUVET FILS. Un assortiment général de liqueurs du pays.

## BITTER DES ARABES,

Supérieur à tout autre.

Les propriétés toniques, stimulantes et digestives de ce Bitter, agissant sur le système nerveux et en font une boisson extrêmement agréable et bienfaisante. Comme apéritif le BITTER DES ARABES fait le plus grand bien aux estomacs faibles et délicats et combat efficacement la dyspepsie.

VERGNOLE, Propriétaire, Nlle-Orléans.

## R. N. SIMS,

AVOCAT,

DONALDSONVILLE, LA.

Il se charge des affaires qu'on lui confie dans les paroisses Assomption, Assomption, St-Jacques et St-Jean-Baptiste, avec exactitude et célérité.